

L'Abelle de la Nouvelle-Orléans
NEW ORLEANS PUBLISHING
CO. LIMITED.
MAISON: 223 rue de Chartres.
Entre Conti et Bienville.
Entered at the Post Office at New Orleans
Second Class Matter.

PAGES D'HISTOIRE
UN JOUR DE L'AN
SOUS LE
CONSULAT

1906

Au coup de minuit l'année 1906 a disparu, laissant dans son sillage bien des regrets sans doute, quelques satisfactions aussi et peut-être un peu de bonheur pour de rares privilégiés. On ne peut, certes, dire qu'elle fut plus mauvaise qu'aucune de celles qui l'ont précédée; on peut même estimer raisonnablement qu'elle a été, en somme, plus élémentaire pour l'humanité en général, mais il n'en est pas moins certain que tous, tant que nous sommes, nous saluons avec joie l'année 1907 qui nous arrive avec son cortège d'espérance, d'espérance dont beaucoup ne se réalisent certainement pas, mais qui ne nous en auront pas moins procuré un peu de réconfort, un peu de joie.

L'année 1906 a été essentiellement pacifique, aucune guerre n'a éclaté dans le monde, et au moment où elle entre dans l'histoire rien n'indique qu'aucuns pays soient sur le point d'entrer en lutte. Les relations entre plusieurs puissances d'Europe, particulièrement entre la France et l'Allemagne, étaient cependant assez tendues au début de l'année défunte, mais la conférence d'Algésiras qui s'est terminée le 17 avril a mis fin à toutes les appréhensions, et il est permis de croire que la convention signée par les grandes puissances d'Europe et les Etats-Unis préviendra toute controverse à propos du Maroc. Des troubles ont éclaté récemment dans ce pays resté jusqu'ici rebelle à la civilisation, mais la France et l'Espagne, zélées tuteurs des puissances, les ont promptement réprimés.

Cette conférence d'Algésiras a permis de constater la solidité d'un des facteurs les plus importants de la paix générale, l'entente cordiale entre la France et l'Angleterre. L'Angleterre ne connaît, ne veut connaître que l'intérêt britannique, et on ne saurait l'en blâmer; elle traite pour elle, c'est entendu, mais elle observe avec un loyauté parfaite les engagements contractés à l'égard des tiers, et elle l'a prouvé à Algésiras.

Un autre sujet d'inquiétude à la fin de l'année a été l'attitude quelque peu surprenante du Japon à la suite de l'exclusion des petits Japonais des écoles publiques de San Francisco, mais les orateurs de guerre exprimés à notre occasion étaient assez permissifs, car il n'était guère permis de croire qu'un conflit put résulter d'un incident en somme insignifiant. Cet incident n'est pas encore définitivement clos, mais on peut s'en rapporter au président Roosevelt pour que le différend ne prenne pas un caractère aigu.

La paix ne paraît donc menacée à aucun point du monde, et il faut s'en féliciter et souhaiter que cet heureux état de choses dure longtemps, puisqu'on ne peut espérer qu'il durera tous jours.

Peu de pays ont eu à lutter contre de graves difficultés intérieures. Dans la Russie, si troublée depuis malheureuse guerre contre le Japon, le calme renaît, et il est permis aujourd'hui d'espérer pour elle qu'elle accomplira son évolution sans catastrophe.

En France il n'y a pas eu de crise intérieure grave. M. Fallières a remplacé M. Loubet à la présidence de la République le 18 février au milieu du plus grand calme, et les deux crises ministérielles de mars et d'octobre n'ont causé aucun débâclement de passion politique. Il y a eu quelques troubles ouvriers au commencement de mai, mais ils n'ont eu aucune sérieuse conséquence.

Il faut regretter que la fin de l'année ait trouvé ce pays plongé dans une controverse religieuse amère, et souhaiter qu'il en sorte sans dommages.

La tranquillité a été à peu près complète dans tous les autres pays. Aux Etats-Unis la politique a, comme toujours, fait beaucoup de bruit. Elle a causé de vives discussions, même d'âpres controverses, mais de quel poids sont ces incidents en présence des immenses progrès accomplis par le pays, de sa prospérité sans égale.

La Providence semble favoriser le grand et belle nation américaine, et c'est à bon droit que ses membres peuvent aujourd'hui entendre un hymne d'allégresse et d'espérance.

En ce temps-là, il n'y avait plus de jour de l'an officiel.

C'était simplement le 11 nivôse de l'an VIII; mais les mœurs, plus fortes que les lois, voulaient que l'on fût au 1er janvier de l'an de grâce 1806. Une question intrigait les Parisiens: l'année qui commençait était-elle la dernière du dix-huitième siècle ou la première du dix-neuvième? Les deux thèses s'entre-choquaient, se renforçant de calculs subtils. Au théâtre, une pièce d'actualité prenait ce titre interrogatif: "Sommes-nous au dix-neuvième siècle?" Le journal le "Propagateur" affirmait le contraire, en expliquant l'erreur de bien des gens "par le désir de faire coïncider un siècle nouveau avec une époque qui va offrir à la France des destinées nouvelles".

En effet, depuis cinq jours, Bonaparte, vainqueur des Cinq-Cents en brumaire, s'est érigé premier consul et a mis en vigueur la "Constitution de l'an VIII". Dans les municipalités, dans les justices de paix, les citoyens vont encore porter leur adhésion au statut nouveau: la formalité plébiscitaire s'accomplit. Les corps créés par la Constitution s'établissent. Là-bas, au Luxembourg, le Sénat délibère à huis clos. Au Palais-Bourbon, le Corps législatif entre en séance, entouré d'une garde d'invalides. Au Palais-Egalité, ci-devant Palais-Royal, grand remue-ménage: dans un local occupé jusque-là par le Cercle Philharmonique, interlope, où les deux sexes fréquentaient, autour des tables de jeu, dans une fraternité par trop débordante, on installe, tant bien que mal, le Tribunal.

Si, maintenant, un souffle d'espérance traverse l'espace, c'est qu'à la place d'un despotisme incohérent et convulsif, l'autorité renaît. Pour tout le monde, la Constitution, c'est Bonaparte. Les regards le cherchent au Luxembourg, où il vit dans un appartement "fort resserré"; à l'appartement de lui, les formes républicaines demeurent scrupuleusement observées, et c'est à peine si quelques "citoyens" osent hardier le mot de "madame" en s'adressant aux femmes. Il est lui-même très simple, dédaigneux, assez mal vêtu d'une redingote de drap olive où flotte son corps grêle; mais la flamme de son regard, sa voix, son geste, ses accents, dégagent l'autorité; il ne s'en sert encore que pour imposer silence aux factions, apaiser les haines, proscrire l'exclusivisme, décréter la modération, opérer, d'un bout à l'autre des partis, le prélèvement des capacités; c'est la politique du ralliement national.

Toutes les idées grandes, fécondes, libératrices, qui germent en lui, il les fait, maintenant, se traduire et s'épanouir en actes, par jallissement subit, par "explosion de justice et de clémence". L'étréme de sa royauté consulaire, son éternelle aux Parisiennes, c'est le "Monteur" du 9 nivôse, avant-veille du Jour de l'an. La feuille officielle, qui domine les autres par l'ampleur de son format, la feuille imprimée sur quatre grandes pages, est toute en mesures d'éclat et de réconfort.

A la première page du journal, une proclamation des consuls apparaît. C'est un grand appel à la concorde. Suivie de quatre arrêtés conçus sous forme impérative, elle accorde amnistie aux déportés insurgés de l'Ouest, à condition qu'ils passent, immédiatement les armes. Et elle place en perspective une grande chose: la liberté religieuse. La loi restitutive des églises sera effectivement exécutée. Les temples et oratoires seront partout rouverts aux fidèles. En beaucoup de droits, les quelques églises parcimonieusement rendues ne pouvaient ouvrir que le dimanche, et non le dimanche; c'était la suppression de l'acte le plus important du culte. D'un trait de plume, les consuls font tomber cette contrainte inerte et proclament la liberté du dimanche. Plus de serment d'aucune sorte imposé aux prêtres: une simple promesse de fidélité à la Constitution. C'est en ce jour du 9 nivôse que Bonaparte inaugure le système de tolérance qui, dans l'espace de deux ans, laissera se relever partout les au-

telles catholiques, sans renverser les autres.

"Poursuivons la lecture du "Monteur". Au bas de la première page, un avis du Conseil d'Etat, sanctionné par les consuls, s'inscrit; c'est le premier qui soit rendu public. Il porte une grande mesure de réparation. En vertu de lois antérieures, tous les parents d'émigrés et ci-devant nobles avaient été frappés de déchéance civique et déclarés inaptes aux fonctions. Cette législation, qui aboutissait à rétablir la distinction des classes et à consacrer le privilège de roture, le Conseil d'Etat l'abroge par interprétation de l'acte constitutionnel.

"Le gouvernement créé par la Constitution de l'an VIII a toute la force nécessaire pour être juste et maintenir, dans toute leur pureté, les principes de l'égalité et de la liberté. La seule distinction qui puisse diriger ses choix est celle de la probité, du talent et du patriotisme."

Ces derniers mots étaient textuellement empruntés à la "Déclaration des Droits de l'Homme". En seconde page du journal, figure un rapport de Lucien Bonaparte, ministre de l'Intérieur de la France, de les commémorer au même lieu, dans l'hôtel des Invalides, promu "Temple de Mars". Dans la conception du projet, dans la manière de le présenter, tout est emphatique, olympien; mais l'enfure du style choque moins, si l'on réfléchit qu'alors la grandeur des actes guerriers s'élevait à la hauteur des paroles.

La vaste esplanade, située entre l'édifice et la Seine, sera plantée d'arbres de diverses espèces. Ils couvriront de leur ombre les tombeaux des guerriers morts les armes à la main.

Au milieu de cet Elysée, l'eau jaillira d'une large coupe antique de porphyre; des attributs allégoriques et le dieu de bronze couronné à Venise en seront le premier monument.

A l'entrée de l'avant-cour, on supprimera les trophées de mauvais goût qui couronnent les anciens piédestaux, et on les remplacera par des groupes majestueux. L'église sera transformée en une galerie militaire. On inscrira, sur les murs, l'époque et l'histoire abrégée des principales victoires des Français pendant la guerre de la liberté; ce sera le calendrier des guerriers. Entre les arcades, on construira des piédestaux destinés à porter les figures des braves qui ont illustré et défendu la patrie dans tous les temps. Là, auprès des statues de Turanne et du vainqueur de Nordlingen et de Rorox (on croyait devoir encore user d'une épithèse pour désigner le grand Condé), seront érigées les statues de Hoche, de Loubet, de Dugommier, de Marceau et de Dampierre.

La réception des drapeaux sera toujours faite dans ce temple, et la voûte en sera ornée. Sur le plateau où s'élevait l'autel, on placera une statue de Mars, et, en avant de cette statue, une tribune où se prononceraient des oraisons funèbres et des harangues militaires. L'Elysée des guerriers sera une école des victoires.

Suit un court avis du ministre de la police, annonçant une amélioration dans le régime des prisons et mettant la note humanitaire. Cette réclame de Fouché termine la série des "Actes officiels". Plus bas, de brefs alignés échelonnés, énonçant des nouvelles. L'un de ces faits du jour est un grand fait. Le "Monteur" rappelle que les consuls n'ont pas laissé s'écouler quarante-huit heures depuis leur installation sans autoriser la plupart des proscriptions de fructidor à rentrer en France, en les soumettant à une surveillance. On les rend à leur patrie, à leur famille, ces hommes rangés, à bon droit, parmi les plus illustres et les plus estimés: Carnot, l'organisateur de la victoire; Barbé-Marbois, La-

fonde-Ladébat, Pastoret, Quatrième de Quincy, les écrivains Fontanes et Fiévée, l'abbé Sicard, bienfaiteur des aveugles. Il est vrai que Bonaparte, pour témoigner de son impartialité, rappelle par le même arrêté, deux déportés d'extrême gauche, terroristes ralliés: Barrère et Vadier.

Voici, maintenant, des mots destinés à encourager les armées, les soldats sans solde, sans souliers, qui attendent, des points publics, le soulagement de leur misère: "Indépendamment des fonds qui leur ont été envoyés et de ceux qui doivent passer des départements aux armées, il vient de partir à Paris un million pour cette destination.

Enfin, avant un article de variétés intitulé: "Des Femmes", avant le cours de la Bourse et le programme des spectacles, un court entrefilet porte la grille de Bonaparte. C'est un démenti net à un autre journal: "L'Ami des Lois" (N° 1, 585) dit que le premier consul Bonaparte vient de commander une fête qui coûtera deux cent mille

francs, cela est faux. Le premier consul Bonaparte sait que deux cent mille francs sont le prêt d'une demi-brigade pendant six mois."

A ces paroles vivifiantes, les cours s'émouvent, vibrent et s'élargissent. Ce n'est point que, par subit redressement, tout se trouve remis sur pied et remis à sa place. Paris reste un chaos grouillant. Le luxe insolent y cotoie la misère. Les classes brillantes et frivoles, songent surtout au plaisir.

En ce Jour de l'an, on court les boutiques de la rue Saint-Martin et de la rue des Lombards, où s'étalent des prodiges de confiserie; on mange des "bonbons à la Bonaparte". On n'a pas de quoi payer son terme et l'on va au théâtre. Le public de l'Opéra applaudit à la remise sur la scène d'un chef-d'œuvre classique, l'"Armide", de Gluck: "Attendez les dépenses extraordinaires occasionnées par la mise en scène d'"Armide", le prix des billets d'amphithéâtre et d'orchestre est porté à dix francs pour les trois premières représentations."

Dans les faubourgs, l'ouvrier, sans ouvrage et sans pain, grelotte par dix degrés de froid.

Pari ne se sent pas encore en possession d'un avenir. Il est positif que toute une partie des Français n'acceptait Bonaparte que comme un acheminement vers un ordre plus assuré, comme une étape vers la restauration de la monarchie capétienne, comme un "magnifique provisoire". Un publiciste de talent, Michaud, se faisait le théoricien de l'idée contre-révolutionnaire. Dans une "Lettre à Bonaparte", il osait attaquer l'idée maîtresse de la Révolution. L'idée fétiche: le dogme égalitaire. Il s'attachait à démontrer que la vraie liberté ne saurait exister que sous une monarchie établie. A la fois, et continue par le système des Ordres et par la hiérarchie des forces corporatives. Aujourd'hui, tout repose sur une tête, sur une vie humaine, que le moindre hasard peut trancher.

Il est vrai, dit l'auteur, qu'à première vue, on serait tenté de reprocher le même inconvénient à l'insitution royale, mais qui ne sait "que le roi de France ne meurt jamais".

Les foules ne s'arrêtaient pas aux théories et aux systèmes; idéologues de gauche, idéologues de droite, elles les ignoraient ou les dédaignaient. La masse des humbles, la masse des simples, se contente de la sécurité consulaire. Matériellement, ces gens d'ordre et de paix n'ont encore obtenu de Bonaparte l'ancien avantage bien positif: ils l'aiment, néanmoins, parce qu'ils aiment en lui leur espoir; ils lui sont reconnaissants de ce qu'ils en attendent. Dans la nuit d'incertitude où la France reste plongée des millions de regards se tournent vers le phare d'espérance qui se lève au centre. Surtout, on sait que le consul d'aujourd'hui ramène la France au bon sens par réaction contre les délirés de la raison pure, d'avoir jeté bas le régime qui proscrivait toutes les libertés au nom de la liberté.

C'est un moment d'épanouissement et de détente, trop court entre la tyrannie des "avocats dictateurs" et le despotisme altier qui se prépare. "Le plus beau jour après la tyrannie, a dit Tacite, c'est le premier."

MÉMOIRES

AUSTERLITZ

Le 2 décembre prochain se trouve être le 101^e anniversaire de la bataille d'Austerlitz, gagnée par Napoléon sur les Autrichiens et les Russes coalisés contre la France. Il n'est pas, à coup sûr, pour notre histoire militaire de date plus glorieuse à commémorer.

Aussi, croyons-nous intéressant de reproduire à cette occasion le récit suivant, que nous empruntons aux "Mémoires du général baron Thiébault", qui contribua pour une si large part au succès de cette fameuse journée. Le général raconte dans quelques circonstances il y fut blessé en attendant le château de Sokolnitz, au moment où finissait la bataille; et l'on verra avec quel courage héroïque il supporta la souffrance de ses blessures.

... Comme je reformais mes pelotons en marche, pour me remettre en ligne avec Morand et Le Vasseur et arriver en même temps qu'eux sur la dernière ligne de bataille des Russes, je vis à ma droite cent vingt hommes tirillant sur une batterie qui foudroyait les débouchés du château. Ce tiraillement ne pouvait être que ridicule. Je le fis cesser. Je chargeai un sous-officier qui se trouvait à la tête d'une demi-brigade de former ces hommes en peloton;

puis, je cherchai des yeux un capitaine ou un chef de bataillon pour lui commander de se porter avec ces pelotons sur la batterie qui se trouvait sur un mamelon. Je ne vis pas de capitaine. Alors, je résolus d'enlever moi-même la batterie et je partis au trot de course avec ma petite troupe. Quoique monté sur un petit cheval d'artillerie russe, j'allais nécessairement plus vite que mes hommes; de sorte que, arrivé à cinquante pas des pièces et ayant quinze pas d'avance sur eux, je me retournai à moitié pour leur crier d'accélérer la course, lorsque la dernière décharge que ces pièces dussent faire partir; et je fus blessé par une balle de mitraille qui, après m'avoir broyé l'épaule droite, me brisa le sternum en deux endroits et traversa la clavicle.

A une plus grande distance, j'aurais été renversé de cheval cent fois pour une; mais la force du coup fut telle, qu'elle se produisit en pénétration et ne m'ébranla qu'intérieurement. Je crus être frappé de la foudre. Mon premier mot fut: "Je suis mort!" Le second: "Vengez-moi!" Le troisième: "Je ne tirerai plus des armes!" Le quatrième: "Je me suis payé d'avance."

Je pus encore voir, comme inconsciemment, mes hommes enlevant la batterie et massacrant tous les canonniers qui l'avaient servie, puis les troupes russes qui la soutenaient enfoncées et poursuivies par l'arrivée de mes colonnes et tout disparut pour moi. Je restai longtemps étourdi sur mon cheval.

Revenu de cet étonnement, je mis pied à terre; mais mon bras droit ne suivit pas le mouvement de mon corps; il demeura ballant et pendait sur le côté droit du cheval. J'eus la peine de le ramener avec la main gauche et de le ramener à mon corps. J'essayai de me rendre à pied à Schlipanitz, où était l'ambulance. Après quelques centaines de mètres que je fis encore au milieu des boulets, les forces me manquèrent. On chercha une charrette dans le château de Sokolnitz et on me trouva qu'on avait trainé à deux roues. Mais avec sept fractures couché en un tel équipage à travers les profond sillons des champs de Moravia, je sentais à chacun de ces atroces cahots le frottement et le craquement de mes os qui déchiraient les chairs en se chevauchant les uns sur les autres. On me fit une espèce de brancard avec des perches, des planches, à vue de ce que l'on put, on me coucha dessus, et comme j'aperçus quelques malheureux Russes, errant assez près de moi, je les cherchai et me fis porter par eux. Des grenadiers de la brigade, en partie blessés, des apurés et de quoi que je passe par là, chargèrent les porteurs russes et les remplacèrent, prétendant que c'était à eux de porter leur général.

Ce fut par le général Bertrand que l'Empereur apprit ma blessure. A ce mot: "Sire, le général Thiébault est blessé," l'Empereur demanda si j'étais grièvement. "Il est mortellement, Sire." Après un moment de silence, l'Empereur répliqua: "On ne peut pas mourir dans une plus belle occasion."

A deux cent soixante-quinze lieues de tous les miens, ayant perdu dans mon aide de camp Richelbourg le meilleur ami que j'eusse à l'armée et le seul qui, moralement, pût adoucir une si grave situation, ne croyant pas survivre à ma blessure, je ne voulais pas m'abandonner à une défaillance que je sentais me gagner; et, pour chasser ces lugubres pensées, je chantai. Quand la voix me manqua, je m'étais, et un officier de 36^e, qui avait cru ne pas devoir me quitter que je n'eusse retrouvé mon valet de chambre, en fut surpris au point de me dire:

—Mais, général, de quelle manière vous donc?

C'était, cependant, une de mes faibles chances de salut; je sentais que si je me laissais abattre, j'étais perdu. C'est sous la même impression que je ne pus supporter les lamentations d'un officier d'infanterie blessé qu'on portait à côté de moi. Il gémissait comme un enfant. Je fis d'abord les plus grands efforts pour supporter ses plaintes. Mais bientôt, la colère l'emporta; et l'envoyant à tous les diables, je forçai ses porteurs à s'éloigner de moi.

Le chirurgien-major du 4^e de ligne, alors le régiment de Joseph Bonaparte, m'aperçut, vint à moi et me fit subir un premier pansement, qui, malgré tout le sang que je perdais par l'épaule et par la poitrine, consista à me faire deux grandes entailles, en dessus et en dessous de l'entrée de la balle, à la naissance de l'épaule. Il eut besoin de linge. La mère La Joie, qui depuis bien des années était la vivandière du 30^e régiment, et qui était singulièrement considérée, avança pour lui en donner. Je lui demandai un verre

d'eau de vie, qu'elle me versa à l'instant, et je lui remis un loia, qu'elle me rendit en fondant en larmes.

Enfin, je vis un homme accourir à toutes jambes vers moi; c'était Jacques, mon fidèle et dévoué valet de chambre, ce même Jacques Dewint qui, au dire du duc d'Abrautes, me servait comme aucun officier général n'était servi, aussi brave homme qu'un homme brave et qui, informé que j'étais blessé, courait le champ de bataille pour me trouver. C'était la plus grande consolation que je pusse recevoir. Je dus à Jacques de hâter mon retour à Schlipanitz et de diminuer pour moi autant que possible tout ce qu'un tel trajet avait d'horrible.

Mon pansement terminé et quoi que l'on pût dire et faire pour que je me reposasse, je dictai une lettre à l'Empereur, une à mon père et une à ma femme. Je les signai toutes les trois de la main gauche, et ces lettres cachetées devant moi et expédiées, je me régalai.

Le lendemain, il fallut me transporter à Brünn. Ma toilette était telle que cela parut difficile. Par bonheur, on trouva dans la remise de l'habitation où je logeais, une voiture immense et très basse, meuble datant de plusieurs siècles, et qui, depuis cent ans, je crois, n'avait pas roulé.

On parvint néanmoins à la mettre en état de faire le trajet de deux lieues environ; on y arrangea un lit, on me porta dedans; toutes les précautions du monde avaient été prises; mon valet de chambre se tenait à la portière gauche; un chirurgien qui, à dater de ce moment, me fut attaché et m'accompagna jusqu'à Paris, marchait à la portière droite; aucun des deux ne me quitte au moment où je me couchai; on était muni de positions de le resservir avec la main gauche et de le ramener à mon corps. J'essayai de me rendre à pied à Schlipanitz, où était l'ambulance. Après quelques centaines de mètres que je fis encore au milieu des boulets, les forces me manquèrent. On chercha une charrette dans le château de Sokolnitz et on me trouva qu'on avait trainé à deux roues. Mais avec sept fractures couché en un tel équipage à travers les profonds sillons des champs de Moravia, je sentais à chacun de ces atroces cahots le frottement et le craquement de mes os qui déchiraient les chairs en se chevauchant les uns sur les autres. On me fit une espèce de brancard avec des perches, des planches, à vue de ce que l'on put, on me coucha dessus, et comme j'aperçus quelques malheureux Russes, errant assez près de moi, je les cherchai et me fis porter par eux. Des grenadiers de la brigade, en partie blessés, des apurés et de quoi que je passe par là, chargèrent les porteurs russes et les remplacèrent, prétendant que c'était à eux de porter leur général.

Et tels furent les moyens grâce auxquels on parvint à me faire arriver à Brünn.

Jusqu'alors j'étais resté très maître de moi, mais le rappel de toutes les poignantes douleurs qui marquaient la fin solitaire du soldat, tous ces détails funestes que, par un retour fatal de ma pensée, je ne pouvais m'empêcher de considérer comme applicables à moi-même, tout cela me causa un tel bouleversement que la fièvre me reprit. Ma langue devint noirâtre à coup, et regardant ce symptôme comme un mauvais présage, ne voulant pas me laisser abattre par ce signe d'anguine, je me fis faire un régime de médecine, je me fis refaire des lors à la leur montrer; M. Percy le chirurgien l'ayant par hasard aperçue, je lui affirmai que j'avais mangé des pruneaux....

Par réaction et pour renouer les idées noires qui m'assaillaient, j'exagérai encore mon affection de gâté. On me bardait de cataplasmes: la dignité de monsieur mon chirurgien ne permettait pas qu'il les arrangeât et les posât lui-même, un chirurgien du pays était chargé de ce soin....

—Eh bien, lui dis-je un jour, quelles nouvelles?

—Oh! cela va mal pour les généraux blessés à Brünn, me répondit-il d'un ton que je crus de voir satisfait. Le général Valhubert est fini; le général Demont n'est guère mieux; le général Sébastiani a une mauvaise fièvre et le général Kellerman fait une mauvaise grimace.

—Comment! b... d'animal! lui dis-je; c'est à moi que vous songez ça?

Ces paroles, l'air et le ton sur lesquels elles furent dites, causèrent à cette homme une telle frayeur que je partis de rire. Mais ce fut bien pis lorsqu'il répliqua:

—Ah pardon Excellence. Le général Valhubert (qui mourut le lendemain) n'est pas mal du tout; et les autres vont à merveille. Ils seront bientôt guéris.

J'étais désemparé, puisque j'avais ri; mais je ne me jugeais pas quitte avec cet animal, et, pour lui faire payer sa nouvelle, comme il avait préparé son cataplasme et comme il allait le placer:

—Il est trop chaud, lui dis-je. Suivant son habitude, il s'approcha de son visage pour vérifier le fait, et, dès qu'il eut le nez dessus, je lui donnai une tape qui lui appliqua le cataplasme sur la figure. Il en eut plein les yeux, le nez et la bouche; et ce ne fut pas ma dernière niche....

GÉNÉRAL BARON THIÉBAULT.

Comité arrêté.

Kiever, Russie, 31 décembre. Le comité local des démocrates socialistes, comprenant quarante hommes, a été arrêté aujourd'hui.